

FIGURES DE L'OMBRE, RÉCITS DE LUMIÈRE : L'ÉCRITURE DE LA FEMME RÉSISTANTE AU PRISME DE ZOULIKHA (LA FEMME SANS SÉPULTURE) ET ALINE SITOÉ DIATTA (ALINE ET LES HOMMES DE GUERRE)

Jean Soumahoro ZOH

Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)

zoh.soumahoro@uao.edu.ci

Résumé : Cette contribution qui s'alimente des approches subalternes, porte sur des romans historiques : *La femme sans sépulture* d'Assia Djébar et *Aline et les hommes de guerre* de Karim Silla. Elle se propose d'analyser comment les deux auteures parviennent à réparer l'invisibilisation historique des femmes résistantes africaines et en quoi ces récits littéraires redéfinissent-ils les dynamiques du pouvoir, du genre et de la résistance coloniale. En mettant en texte Zoulikha et Aline Sitoé Diatta, deux figures féminines de la résistance à la colonisation française très peu mises en avant, en ravivant leur souffrance et leurs exploits, en visibilisant leur histoire et leur vécu, Assia Djébar et Karine Silla veulent montrer que l'Afrique compte des Jeanne d'Arc, des héroïnes, des femmes de cœur, qui ont défendu le continent au péril de leur vie et qui méritent d'être mises à l'honneur. Cette dynamique fait de leurs œuvres des « contre-espaces » permettant l'expression des subalternes.

Mots-clés : résistance, femme, contre-histoire, Djébar, Silla, études subalternes.

FIGURES IN THE SHADOWS, NARRATIVES OF LIGHT: THE WRITING OF THE RESISTANT WOMAN THROUGH THE PRISM OF ZOULIKHA AND ALINE SITOÉ DIATTA

Abstract: Drawing on subaltern approaches, this contribution focuses on historical novels: *La femme sans sépulture* by Assia Djébar and *Aline et les hommes de guerre* by Karine Silla. It proposes to analyze how both authors succeed in repairing the historical invisibilization of female African resistance fighters and how these literary narratives redefine the dynamics of power, gender, and colonial resistance. By bringing Zoulikha and Aline Sitoé Diatta – two female figures of resistance to French colonization who have received very little spotlight – into text, by reviving their suffering and exploits, and by making their history and experiences visible, Assia Djébar and Karine Silla aim to show that Africa has its own Joans of Arc, heroines, and women of heart who defended the continent at the peril of their lives and deserve to be honored. This dynamic makes their works "counterspaces" that allow for the expression of the subaltern.

Keywords: resistance, women, counter-history, Djébar, Silla, subaltern studies.

Introduction

Quand on évoque la résistance à la pénétration et à la colonisation européenne en Afrique, on pense aussitôt à de grandes figures masculines comme Samory Touré (Guinée), Abd el-Kader (Algérie) ou Ménélik II (Éthiopie). Or, cette résistance n'était pas un domaine exclusivement masculin ; les femmes y ont joué un rôle de premier plan. Au Dahomey (actuel Bénin), les célèbres Amazones se sont illustrées à la fin du XIXe siècle en luttant farouchement contre la colonisation française. Plus tard, en 1949, deux mille femmes marchèrent sur la prison de Grand-Bassam, en Côte d'Ivoire, pour exiger la libération des dirigeants politiques emprisonnés. Dans les années 1952 à 1960, les femmes prirent également une part active au soulèvement des Mau Mau (Kikuyus) contre les autorités coloniales au Kenya. Enfin, en Algérie, Lalla Fatma N'Soumer s'opposa avec force à l'occupation de la Kabylie par les troupes françaises dans les années 1850. Sa bravoure héroïque, notamment lors de la bataille de Tazrouts en 1854, contraignit même l'armée coloniale à battre en retraite.

Malheureusement, ces contributions majeures des femmes à la lutte contre l'occupant ont longtemps été passées sous silence. Pour réparer cette injustice, des initiatives émergent depuis quelques années. En Côte d'Ivoire, par exemple, la fondation Massaran Keita Camara s'attache à faire sortir de l'oubli la marche des femmes sur Grand-Bassam en honorant les dernières survivantes de cet acte fondateur de la lutte pour l'indépendance. Dans ce même élan, de nombreuses auteures s'emploient à faire revivre ces figures africaines qui ont façonné l'Histoire. C'est dans cette dynamique de réhabilitation que s'inscrit cette tentative de (re)lecture de deux romans historiques : *La Femme sans sépulture* de la romancière et historienne algérienne Assia Djebar et *Aline et les hommes de guerre* de la franco-sénégalaise Karine Silla. Il s'agira, dans une approche comparatiste inspirée des *Sulbatern studies* (notamment à travers les apports de Gayatri Spivak), d'analyser comment ces deux auteures parviennent à réparer l'invisibilisation historique des femmes résistantes africaines et en quoi ces récits littéraires redéfinissent-ils les dynamiques du pouvoir, du genre et de la résistance coloniale.

Pour y parvenir, la démarche s'articule autour de trois axes. Il s'agit d'abord de déterminer quelles stratégies narratives les romancières déploient pour ressusciter ces destins exceptionnels et combler les angles morts de l'Histoire officielle. Il convient ensuite d'examiner de quelle manière ces figures de résistantes s'approprient des espaces d'action traditionnellement réservés aux

hommes. Enfin, l'étude cherche à comprendre en quoi l'approche des *Subaltern Studies* permet de repenser la voix et la condition des femmes africaines face à la double domination coloniale et patriarcale.

1. Deux femmes aux parcours rendus héroïques

Pour comprendre comment ces personnages sont devenus, par le biais de la fiction, des femmes d'exception, il convient d'abord de se pencher sur le parcours de Zoulikha. En prenant le maquis dans la région antique de Césarée, elle est devenue l'un des figures les plus importantes de cette résistance au féminin.

1.1 Zoulikha, la maquisarde de Césarée

Dans les pages de l'Histoire algérienne, les figures masculines occupent traditionnellement le premier plan, reléguant les exploits féminins à la marge. Face à cette omission que l'on peut légitimement assimiler à une injustice, Assia Djebar se donne pour mission d'inscrire les femmes dans le récit national en mettant en lumière leur rôle déterminant dans la lutte pour l'indépendance.

Pour y parvenir, la romancière adopte une démarche quasi-anthropologique consistant à recueillir les récits oraux des actrices de la guerre de libération contre le colonisateur français. Dès lors, l'Histoire au féminin s'affranchit du regard des tiers ; les femmes prennent la parole et leurs trajectoires s'entrelacent avec les souvenirs d'enfance de l'auteure. Dans *L'Amour, la fantasia*, par exemple, la vie de ces héroïnes oubliées se trouve réhabilitée dans une section intitulée « Les voix ensevelies », qui consigne notamment les actions des combattantes du mont Chenoua.

La Femme sans sépulture, son onzième roman publié en 2002 chez Albin Michel, s'inscrit dans cette même lignée. Le dispositif narratif de ce texte, centré sur la figure de Zoulikha, est intimement lié au tournage du film *La Nouba des femmes du mont Chenoua* à Césarée en 1976. À cette occasion, l'auteure revient dans sa région natale après une longue absence et découvre que la maison de son père jouxte celle de la défunte héroïne. L'appartement est alors habité par les deux filles de Zoulikha, Hania et Mina, qui deviennent les principaux vecteurs de la mémoire maternelle. Si les deux sœurs semblent porter l'âme de leur mère, Hania s'impose comme un médium (Djebar, 2002, p. 62) : lorsqu'elle raconte l'histoire de Zoulikha, c'est l'héroïne elle-même qui semble s'exprimer à travers sa voix. D'autres voix féminines de Césarée,

témoins privilégiés des péripéties de la guerre, participent également à cette restitution mémorielle, à l'instar de Dame Lionne et de Zohra Oudai.

Le faisceau de ces témoignages retrace l'itinéraire singulier de Zoulikha, à commencer par ses origines. Née à Chaieb en 1916, elle est la fille d'un riche cultivateur de la tribu des Hadjouts. En 1930, à l'âge de 13 ans, l'obtention de son certificat d'études fait d'elle « la première fille musulmane diplômée de la région... » (A. Djebbar, 2002, p. 19). Dès son adolescence, elle n'hésite pas à braver l'arrogance coloniale pour défendre les siens. Sa fille Hania rapporte ainsi une altercation survenue lors des premières alertes liées aux raids aériens allemands :

Un fils de colon avait ricané [...] devant l'un des nôtres : « Si on nous donnait maintenant des armes, je commencerais par te tirer dessus ! » Et il riait en le narguant. Zoulikha qui passait par-là était intervenue : « Là-bas, les Nord-africains, vous les mettez en première ligne, comme chair à canon ! Ils sont en train de se battre pour vous ! Et vous, sortez des jupes de vos mères » (A. Djebbar, 2002, p. 19).

À cet épisode s'ajoute une autre réplique cinglante adressée à une Européenne qui, l'apercevant voilée, l'avait interpellée par le prénom stéréotypé de « Fatma ». Zoulikha rétorque immédiatement : « “Eh bien, Marie ?”, (...) Vous ne me connaissez pas ! Vous me tutoyez ... et, en outre, je ne m'appelle pas Fatma ... Vous auriez pu dire “Madame” ; non ? » (A. Djebbar, 2002, p. 22-23). Cet acte de défi suscita la stupeur et l'admiration de la communauté féminine de Césarée, frappée par l'audace de la jeune femme :

Moi, je n'aurais probablement pas eu ce courage. (...) J'aurais pu répondre avec colère à la dame Mayo, mais en arabe ! D'ailleurs si j'avais parlé comme Zoulikha, c'est de mon maître que j'aurais eu peur surtout, en revenant à la maison. Me faire reconnaître ainsi dans la rue, moi, une dame ! et enlever ma voilette ... Quelle audace elle a cette Zoulikha, confessa une femme surnommée la dame de Césarée. Je vais te dire bien plus, mon amie, s'exclamait une autre, son mari, en sachant comment elle a parlé dans la rue, a dû, lui, être fier d'elle. » (A. Djebbar, 2002, p. 23).

Cette indépendance d'esprit guida toute son existence. À 16 ans, son père lui laisse le libre choix de son époux. Ce dernier s'exile en France après s'être battu contre un Européen ; Zoulikha refuse de le suivre et demande le divorce. À la mort de ce premier mari, elle confie l'éducation de sa fille Hania à une tante et s'installe à Blida pour travailler. Elle s'y remarie, par amour, avec un sous-officier de l'armée française, dont elle a un fils. Toutefois, leurs divergences politiques profondes sur l'avenir de l'Algérie scellent la fin de

l'union. En 1945, elle épouse en troisièmes nocces Oudai El Hadj, un notable nationaliste et pratiquant ; elle devient alors une femme au foyer modèle, portant le voile et dévouée à ses enfants.

Pourtant, en 1956, Zoulikha rompt avec ce confort et prend le maquis. Malgré les pressions de l'appareil colonial, elle s'impose rapidement à la tête de l'organisation des maquisards locaux. Grâce à son charisme, elle structure un réseau de solidarité féminine au village, chargé de collecter des fonds et des médicaments qu'elle achemine elle-même vers les combattants dans les montagnes. Ces liaisons périlleuses entre la ville, le douar des Oudai et le maquis finissent par l'exposer dangereusement. Elle échappe de peu à l'arrestation grâce à la complicité de villageoises, cachée tantôt par une citadine, tantôt par Zohra Oudai dans son verger pendant les ratissages français. Cette vie clandestine de convoyeuse d'armes et de soins s'interrompt brutalement en mars 1957. Arrêtée puis embarquée à bord d'un hélicoptère de l'armée française, elle disparaît à jamais.

Dans son analyse de l'œuvre d'Assia Djebar, Najib Redouane dépeint Zoulikha comme une figure insoumise et « anarchiste ». En bravant le conformisme de son époque, elle a pleinement légitimé le rôle des femmes dans la lutte de libération nationale. Personnalité libre et affirmée dès son plus jeune âge, elle se distinguait de ses contemporaines par ses choix vestimentaires et son attitude. Arborant une « jupe écossaise » qui la faisait passer pour une jeune fille « déguisée en chrétienne », elle « circulait [...] au village comme une Européenne : sans voile, ni le moindre fichu » (A. Djebar, 2002, p. 19).

1.2 Aline, l'héroïne de la résistance casamançaise

D'après le récit de Karine Silla, la naissance d'Aline en 1920 s'entoure de contingences insolites qui l'apparentent à la figure mythologique ouest-africaine de « l'Enfant Terrible ». Née « les yeux grands ouverts », elle semble manifester, dès ses premiers instants, une perception aiguë des réalités de son temps (K. Silla, 2020a, p. 41). Le narrateur lui prête d'ailleurs une conscience précoce du drame casamançais, éveillée par l'écoute invisible d'un souverain hanté par le souvenir de la traite négrière ; ses premiers vagissements apparaissent ainsi comme le prélude d'un engagement futur ((K. Silla, 2020a, p. 41).

Orpheline dès son plus jeune âge et élevée par son oncle, Aline se distingue par sa déférence envers les anciens de son village, dont elle recherche la

compagnie après les travaux champêtres. Elle s'abreuve notamment des paroles de Diacamoune, un personnage charismatique dont le nom fait écho à l'abbé Augustin Diamacoune Senghor (1928-2007), figure historique de l'indépendantisme casamançais. Ce vieil homme lui transmet le récit de Nehanda, l'amazone zimbabwéenne exécutée pour s'être révoltée contre l'impérialisme britannique, un siècle plus tôt. De cette chronique mémorielle, la jeune fille tire une leçon fondamentale : la défiance absolue envers le colonisateur.

À l'âge de dix ans, sa conscience politique se cristallise face à la violence coloniale. Lors d'une saisie de bétail liée à l'impôt obligatoire, elle assiste impuissante au passage à tabac de son oncle, coupable d'avoir voulu défendre son troupeau « par survie et pour l'honneur » (K. Silla, 2020a, p. 78). Cet épisode traumatique, conjugué à l'éthos guerrier de Nehanda, forge sa conviction : seule la conquête d'une puissance légitime permettra de protéger les siens et de chasser l'envahisseur. Dans l'immédiat, elle cède pourtant à la dynamique de l'exode rural. Malgré les mises en garde prophétiques de Diacamoune, qui lui dépeint le port de Ziguinchor comme un enfer inhumain marqué par l'exploitation et la misère, Aline quitte son village à pied, habitée par la ferme volonté de soutenir la communauté diola. Elle y devient docker, portant de lourds sacs d'arachide pour aider sa famille à s'acquitter du tribut colonial (K. Silla, 2020a, p. 114).

Après un an au port, Aline se rend à Dakar et devient gouvernante chez un couple de Français. C'est à l'aube de ses vingt ans qu'une voix mystérieuse lui ordonne de regagner sa terre natale. Sa tentative de résistance à cette injonction se solde par un sommeil de deux jours et une paralysie totale. Interprété comme un appel du destin, ce trouble l'oblige à retourner en Casamance, au moment même où la contestation populaire prend de l'ampleur. Elle s'impose alors comme la figure de proue de la désobéissance civile, exhortant son peuple à lever la tête face à la terreur et à reconquérir sa liberté (K. Silla, 2020a, p. 191). Sa stratégie de résistance culturelle repose sur le rejet des directives agricoles coloniales, le refus de l'impôt et du recensement militaire, ainsi que sur la réhabilitation des traditions ancestrales. Contre l'aliénation coloniale, assimilée à un déracinement destructeur, elle érige le retour aux coutumes, à l'art et à la littérature orale en principes d'équilibre (K. Silla, 2020a, p. 192-193).

Prônant une résistance strictement non violente, Aline parcourt la région pour raviver l'espoir des foyers opprimés. À la mort du roi, son autorité est

consacrée : investie du titre de reine de Casamance, elle accède surtout au statut de prêtresse. Le récit déployé autour d'elle acquiert alors une dimension mythique, la décrivant tantôt dotée de la légèreté d'une panthère noire, tantôt douée de bilocation ; son esprit voyageant pendant que son corps repose dans la forêt sacrée (K. Silla, 2020a, p. 194). Perçue comme une entité hybride, « moitié femme, moitié arbre » irriguée de sève, elle incarne une invincibilité mystique entièrement dédiée à la défense des opprimés (K. Silla, 2020a, p. 201). Cette emprise spirituelle et politique finit par inquiéter les autorités coloniales. Traquée, Aline choisit de se livrer pour mettre fin aux représailles de l'armée contre les civils. Au terme d'un procès qui l'accuse pêle-mêle de meurtre, de sorcellerie, d'insurrection et de manipulation des traditions, elle est condamnée à dix ans de déportation (K. Silla, 2020a, p. 226). Transférée du Sénégal vers la Gambie, elle meurt finalement en captivité à Tombouctou, consumée par les privations.

En définitive, les trajectoires croisées de Zoulikha et d'Aline dessinent les contours d'un héroïsme subalterne au féminin. Évoluant dans des espaces géopolitiques minés, bravant constamment la mort, ces deux figures rejoignent, par leur puissance tragique et leur marginalité combative, les héroïnes de la romancière et militante indienne Mahasweta Devi, dont Gayatri Spivak a mis en lumière la portée subalterniste.

2. La virilité en partage : quand le romanesque gomme les frontières de genre

Pour asseoir sa domination sur le sexe féminin, l'homme a, dès les origines du monde, théorisé sa supériorité en érigeant la virilité en mythe fondateur. Bien que l'essor des études de genre, depuis un siècle, s'attache à déconstruire ce modèle, au point que certains esprits nostalgiques déplorent une « crise de la virilité », les représentations collectives restent dominées par l'idéal de la toute-puissance guerrière, politique et sexuelle du mâle, définie par son appétit de conquête, son inclination à la violence et sa quête d'une mort héroïque. M. E. Adjoumani (2010, p. 53) résume les attributs de ce modèle masculin hégémonique par le concept de « domination » : « Domination dans le monde extérieur, aussi bien dans le cadre privé, familial, que dans le jeu social et politique – au sens de gestion de la cité ; domination de l'univers intérieur, par la maîtrise de manifestations psychologiques jugées féminisantes. »

Or, dans *La Femme sans sépulture* comme dans *Aline et les hommes de guerre*, ces traits définitoires de la virilité sont paradoxalement transférés aux

héroïnes. Ce glissement s'observe dès le paratexte dont la fonction, comme le rappelle G. Genette (1987, p. 7-8), est de « rendre présent » le texte, d'« assurer sa présence au monde, sa "réception" et sa consommation ». Sur la couverture du roman d'Assia Djebar figure « La Fumeuse de kif » (1910), une toile du peintre orientaliste Jules Migonney. Chez Karine Silla, Aline Sitoé Diatta est représentée visuellement par la photographie d'une jeune femme wolof, une pipe à la bouche, une carte postale de 1910 issue de la collection générale Fortier (conservée à la bibliothèque Marguerite-Durant).

Au regard des tabous qui lient l'oralité, le tabagisme et la prise de parole publique, le choix de ces deux visuels traduit une volonté manifeste de masculiniser les personnages féminins. Historiquement, l'acte de fumer renvoie à la sociabilité masculine des tavernes et des cercles de pouvoir, espaces où se gère la cité. Qu'une femme s'approprie ce geste hors de l'espace domestique relève d'une transgression majeure, l'affirmation d'une liberté inédite et d'un droit à l'auto-détermination. Dès le XIXe siècle, George Sand, elle-même adepte du cigare, affirmait d'ailleurs qu'un homme qui ne fume pas est un « homme incomplet », suggérant en miroir que l'accès au tabac consacre le statut d'un sujet accompli, traditionnellement masculin. Fumer revient ainsi à arborer les insignes métaphoriques de la masculinité : l'autorité de la parole et l'influence dans la sphère publique.

La cigarette et la pipe, au même titre que la voiture ou le pouvoir politique, fonctionnent comme des symboles phalliques associés à la puissance du mâle. C'est ce qui explique que les mouvements d'émancipation féminine, à l'instar des suffragettes, brandissent souvent le tabagisme comme un étendard de leurs revendications égalitaires. En liant intimement leurs héroïnes à l'usage du tabac, Djebar et Silla les investissent d'emblée d'attributs virils.

Cette virilisation, amorcée par l'image de couverture, se déploie et se consolide au fil des récits. Zoulikha et Aline sont des figures radicalement tournées vers le monde extérieur et l'exercice du pouvoir. Aline Sitoé Diatta s'impose comme la figure de proue de la résistance casamançaise ; elle est la reine, la prêtresse et le guide d'une population asphyxiée par l'impôt de capitation et la participation forcée à la Seconde Guerre mondiale. Son rôle consiste à exhorter son peuple à la désobéissance civile, à la reconquête de sa dignité et à l'insoumission face à l'occupant français.

De plus, les deux héroïnes se distinguent par une force d'âme et un courage stoïque face à l'adversité. Loin de faiblir, elles affrontent leur destin avec une sérénité inflexible. Traquée par les autorités coloniales, Aline choisit de se

constituer prisonnière pour épargner son peuple d'un massacre imminent. Soumise à la torture et au durcissement de ses conditions de détention, elle oppose aux stratégies d'aveu des colons un mutisme et un calme impassibles. On retrouve cette même posture héroïque chez le personnage de Djébar. Arrêtée et torturée, Zoulikha émerge de la forêt sous l'escorte des soldats. Loin d'être intimidée, elle fait preuve d'une audace magistrale et, comme le rapporte l'une des narratrices, « harangue le cercle des hommes, avec lyrisme, avec défi » (A. Djébar, 2002, p.16). Enfin, la trajectoire sentimentale de Zoulikha, marquée par de multiples mariages, participe de cette subversion des codes de genre : en adoptant une liberté matrimoniale traditionnellement considérée comme l'apanage de l'inconstance masculine, le récit rompt définitivement avec l'idéal de la stricte fidélité assignée aux femmes, parachevant ainsi la virilisation de son statut.

3. Écrire pour contrer l'oubli : la littérature féminine africaine à la lumière des Subaltern Studies

Au regard de ce qui précède, il apparaît légitime d'associer Assia Djébar et Karine Silla au projet féministe de quête d'égalité. Les deux romancières s'attachent à démontrer que les femmes ont activement contribué, parfois plus efficacement que les hommes, à la libération du continent africain. La lettre d'un administrateur français, sorte de mise en garde adressée à son successeur, que l'auteure Karine Silla insère dans sa postface soutient cette lecture :

Les femmes ont contraint le lieutenant à se retirer rapidement avec les quinze tirailleurs dont il était escorté. Que ceci ne fasse point sourire (...). Les femmes diolas agissent par l'insulte en leur faisant honte de leur lâcheté. Certaines de ces insultes, celles qui ont trait à la virilité des Diolas, ne manquent jamais d'exaspérer les hommes. Je souhaite à mon successeur de ne pas avoir l'occasion d'en faire l'expérience (Silla, 2020a, p. 253).

Deux dynamiques émergent de ce passage. La première concerne le pouvoir des femmes à faire barrage à l'entreprise coloniale. Cette « puissance symbolique » naît, selon Karine Silla, de l'incapacité des hommes et de leurs fétiches sacrés à interrompre les incursions des colonnes militaires. Dans ce contexte de crise, « les femmes ne peuvent compter que sur elles. Elles s'approprient Emitai, le dieu céleste, là où les hommes sont en train de l'abandonner, et deviennent assez vite les intermédiaires et les réceptrices de la parole divine » (Silla, 2020a : 253). Silla va plus loin en dénonçant l'impact

délétère du système colonial sur le statut socio-politique de la femme : en favorisant le recul des structures matrilineaires, la colonisation a restreint les droits des femmes tout en consolidant un patriarcat colonial nourri de préceptes moraux chrétiens. La seconde idée a trait à la force transgressive de la parole féminine, un mécanisme anthropologique déjà mis en lumière par O. Kaboré (1987, p. 119-120) :

À la supériorité de la force physique de son mari, observe-t-il, la femme oppose la violence verbale quand éclate un conflit conjugal. (...) À la moindre remontrance, elle foule aux pieds les principes de respect mutuel (...). Les hommes la comparent même à un serpent venimeux ; sa parole agit comme un poison dans l'organisme de son interlocuteur.

C'est précisément cette parole subversive, ce « venin mortel » érigé en arme de résistance collective, que les femmes sénégalaises déploient pour déstabiliser l'autorité coloniale.

C'est néanmoins à la lumière des Subaltern Studies que *La Femme sans sépulture* et *Aline et les hommes de guerre* acquièrent toute leur portée théorique. Ce mouvement historiographique né en Inde, porté notamment par Gayatri Spivak, s'est donné pour ambition de raconter la décolonisation « par le bas ». Il s'agit d'élaborer une histoire populaire qui s'émancipe du récit exclusif des élites et des « grands hommes ». Jusqu'au XXe siècle, l'histoire de l'indépendance indienne est restée prisonnière d'une perspective masculine et victorienne, écrite par les vainqueurs. En raison de la rareté des historiennes à cette époque, les récits officiels ont systématiquement invisibilisé les actrices de l'ombre au profit de figures héroïques masculines.

En plaçant les trajectoires de Zoulikha et de Sitoé Diatta au cœur de leurs intrigues, Assia Djebar et Karine Silla s'inscrivent directement dans cette démarche subalterne. Bien qu'elles soient des figures de proue de la résistance, ces deux femmes ont été condamnées à un quasi-anonymat par l'Histoire officielle. Karine Silla (2020b) déplore cette amnésie institutionnelle à l'égard d'Aline Sitoé Diatta :

Même à l'école primaire du village où elle est née, aucun hommage particulier. Dans un manuel scolaire, au chapitre des « grandes figures historiques du Sénégal », à peine quelques lignes expriment ce qu'elle incarne. « C'était une grande patriote et elle a mené une résistance passive (...). Elle y est morte en 1944. » Un paragraphe pour résumer ses combats, point final.

L'indignation de la romancière face au traitement superficiel réservé à Sitoé Diatta cible explicitement les manuels scolaires, vecteurs cruciaux de la

mémoire collective. Ce déficit de reconnaissance mémorielle n'est pas isolé ; il fait écho aux revendications historiques des Femmes de l'Union du Sénégal. Lors du soixante-troisième anniversaire de l'indépendance, le mouvement, par la voix de sa chargée de l'information Awa Gaye, rappelait la manière dont les militantes avaient investi l'espace public pour exiger la souveraineté face au Général De Gaulle :

Nous sommes les premières femmes militantes engagées dans la lutte pour l'indépendance (...). Lors de sa tournée en Afrique, après l'étape de la Guinée (...), les femmes de l'Union se sont mobilisées en première ligne à la place Protêt (...) pour accueillir avec des pancartes le Général De Gaulle, chantant au rythme choral : "Nous voulons l'indépendance immédiate". Frustré, il fut forcé de répondre : "Si vous voulez l'indépendance, prenez-la" (Bayo, 2023).

Pourtant, cette contribution majeure demeure marginalisée. Un sort identique frappe les résistantes algériennes, et singulièrement « La Maquisarde de Césarée ». Assia Djébar (2002, p. 16) rappelle avec amertume la trajectoire suspendue de Zoulikha :

Zoulikha — sa jeunesse, ses mariages, ses enfants, sa montée au maquis en 56, ses années d'alarmes, de risque, de retours clandestins dans sa ville, comme pourvoyeuse de médicaments et quelquefois d'armes —, sa vie de combat, interrompue à quarante-deux ans, est restée comme suspendue dans l'espace de la cité ancienne !

Victimes d'une historiographie patriarcale et misogyne, ces combattantes sont doublement niées : effacées des chroniques et privées de sépulture. Arrêtées, torturées et exécutées par l'armée française, leurs corps n'ont jamais été restitués à leurs familles, condamnant leurs récits à errer dans les limbes de l'oubli volontaire. *La Femme sans sépulture* et *Aline et les hommes de guerre* surgissent précisément pour combler ces angles morts de l'Histoire. Silla (2020b) confie avoir mené un véritable « travail d'enquête, de reconstitution », se glissant « dans la peau d'une détective. » Cette poétique de l'écoute et du témoignage converge avec le projet d'Assia Djébar, qui s'identifie à un Ulysse moderne : « Je me trouve presque (...) dans la situation d'Ulysse, le voyageur qui ne s'est pas bouché les oreilles de cire (...) mais pour entendre, ne plus jamais oublier le chant des sirènes ! » (A. Djébar, 2002, p. 214).

Pour restituer la voix de ces femmes subalternes, il devient impératif de déconstruire le récit hégémonique. Comme le souligne la sociologue K. Harchi (2021),

Il y a une difficulté chez Assia Djébar (...) à accepter l'histoire officielle (...) parce qu'elle estime qu'une partie de ses acteurs centraux sont absents : les femmes. Confrontée aux deux feux que sont la domination masculine et la domination coloniale, elle va tenter de les combattre en faisant entrer ces voix ensevelies à la fois dans l'histoire romanesque et dans l'Histoire.

Le projet scriptural de Djébar et de Silla consiste à exhumer les figures de Zoulikha et de Sitoé Diatta pour leur restituer leur juste place. En s'érigeant en figures mythiques d'Antigone, les deux auteures mobilisent la fiction comme un espace de réparation symbolique, capable de « rendre une sépulture » aux héroïnes et de perpétuer l'écho de leur révolte. Silla (p. 8) évoque une quête presque mystique de cette « Jeanne d'Arc africaine » : « Courageuse, belle, au port de tête insolent, (...) libre, féminine et féministe avant l'heure. La nuit parfois, depuis que je la cherche, je la sens debout dans un coin de la pièce, dans un coin de ma tête, incapable de disparaître complètement avant d'avoir livré ses secrets. » Ce sentiment de hantise mémorielle répond directement aux premières pages de *La Femme sans sépulture*, où Djébar (p. 16) écrit :

La passion de Zoulikha : son apostrophe ultime résonne pour moi, ici, chaque matin ensoleillé (...). Comme si Zoulikha restée sans sépulture flottait, invisible, perceptible au-dessus de la cité rousse. J'entends Zoulikha constante, présente. Vivante au-dessus des rues étroites.

Habitées par le courage de ces résistantes et leur exigence de dignité, Djébar et Silla exploitent pleinement la liberté de l'espace romanesque. Le roman devient alors l'ultime refuge de la vérité historique, un contre-dispositif politique destiné à arracher définitivement ces femmes à l'oubli.

Conclusion

Comme l'a montré l'analyse, Assia Djébar et Karine Silla opèrent un véritable décentrement de l'Histoire en plaçant la fiction au service des marges. Par le récit, elles parviennent à raviver le regard de Zoulikha et d'Aline Sitoé Diatta, à réanimer leurs voix et à ressusciter des corps longtemps invisibilisés. En transformant ces figures, étouffées par le poids de la tradition et les récits officiels, en personnages de chair et de sang, elles contestent une mémoire « manipulée », pour reprendre les termes de P. Ricœur (2000, p. 654). Ce projet littéraire rejoint l'ambition des Subaltern Studies : il ne s'agit plus de contempler le passé depuis le centre (l'Occident ou les récits dominants), mais de restaurer la dignité des « subalternes ». En érigeant Sitoé Diatta et Zoulikha

en figures de proue de la résistance anticoloniale, Djebbar et Silla proposent une alternative aux mythologies nationales et occidentales. Elles démontrent que si la France se construit autour de l'image de Jeanne d'Arc, l'Afrique possède ses propres héroïnes dont les exploits, bien que longtemps passés sous silence, constituent un pan essentiel de l'Histoire universelle enfin décentrée.

Références bibliographiques

- ADJOUMANI Mia Élise, 2010, « Dévirilisation de personnages et humanisme chez Calixthe Beyala », *Présence Francophone*, Numéro 75, p. 51-73.
- BAYO Amina, 2023, « 63 ans, après l'indépendance, elles restent toujours les oubliés de l'histoire », *Dépêche Afrique* [En ligne].
- DJEBAR Assia, 2002, *La femme sans sépulture*, Paris, Albin Michel.
- FERLAND Catherine, 2007, « Mémoires tabagiques. L'usage du tabac, du XVe siècle à nos jours », *Drogues, santé et société*, vol. 6 n° 1, p. 17-48.
- GARCIA Luc, 1970, « Les mouvements de résistance au Dahomey (1914-1917) », *Cahiers d'études africaines*, vol. 10, n°37, p.144-178.
- GENETTE Gerard, 1987, *Seuils*, Paris, Seuil.
- HIRCHI Mohammed, 2000, « La réécriture de l'histoire dans les littératures postcoloniales », thèse de doctorat, Indiana university.
- KABORÉ Oger, 1987, « Paroles de femmes (Moose, Burkina Faso) », *Journal des africanistes*, tome 57, fascicule 1-2, p. 117-131.
- PARENT Sabrina, 2015, « Du riz et des femmes : de la résistance des Casamançais pendant la Seconde Guerre mondiale dans Emitaï d'Ousmane Sembène », *Études littéraires africaines*, numéro 40, p. 77-89.
- RICŒUR Paul, 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
- SILLA Karine, 2020a, *Aline et les hommes de guerre*, Paris, L'Observatoire.
- SILLA Karine, 2020b, « Aline Sitoé Diatta, reine africaine contre les colons, une réhabilitation » |TV5MONDE - Informations [archive] », sur information.tv5monde.com.
- SPIVAK Gayatri Chakravorty, 2009, *Les subalternes peuvent-elles parler ?* Traduit de l'anglais par Gêrôme Vidal, Paris, Editions Amsterdam.